



Entretien avec Patricia Mazuy

Votre nouveau film s'appelle La Prisonnière de Bordeaux, alors que l'histoire est celle de deux femmes dont aucune n'est enfermée. Leurs maris sont détenus à la prison de la ville, elles non. Pourquoi ce choix ?

Qui est la prisonnière de Bordeaux ? Mais c'est toute la question ! À un moment, le film s'est appelé Les Prisonnières. Mais nous avions une impression de « déjà vu ». Alors qu'au singulier le titre a quelque chose de romanesque et de mélodramatique, une ouverture vers le conte, vers la fable. Mina et Alma sont bien sûr en liberté, mais c'est leur vie entière qui est en prison.

C'était l'idée de départ, deux femmes qui, tout en étant dehors, vivent comme si elles étaient dedans - Alma allant jusqu'à parler de Mina comme de sa codétenue ?

(...) Notre intention était de réaliser un film social sur les femmes de maisons d'accueil, de parloirs : celles qui, épouses, soeurs,

mères ou filles de détenus, passent une partie de leur vie à la prison, et donc aussi beaucoup de leur temps à côté, dans un train, nulle part... C'étaient des circonstances de départ, fortes. (...) Très tôt, nous avons tenu à trouver une métaphore de la libération de deux femmes enfermées, chacune dans une vie particulière. Alma et Mina deviennent comme poreuses l'une à l'autre. L'arrivée de la seconde dans la grande maison et dans la vie solitaire de la première catalyse chez Alma la conscience de sa vie misérable dans les dorures et les fleurs. Métaphore renversée de l'amour, les dames dehors, les maris en prison.

Étiez-vous familière du milieu pénitentiaire ?

Pas du tout. J'ai découvert les maisons d'accueil, ces zones situées à côté des prisons. Les lieux, l'attente, les femmes entre elles... Et pendant qu'il a fallu patienter pour obtenir les autorisations de tournage et même de visites de repérages, je me suis

documentée grâce aux films de Stéphane Mercurio. Ils m'ont beaucoup aidée. Après avec Marlène Popovic en charge du casting sauvage, nous avons trouvé un groupe de femmes qui avaient vécu ou qui vivaient cette vie de d'épouse de parloir. Ensuite avec Any Mendieta, une amie comédienne, nous avons travaillé pour apprivoiser ce qu'est un tournage. Un petit groupe, de vraies rencontres. Par ailleurs, je ne connaissais pas vraiment ni la grande bourgeoisie de province ni la banlieue, dans leur « intime », dans leur chair. C'était compliqué pour un film qui ne devait pas avoir peur du naturalisme. Ce que je connais moi, ce sont les paysans, et les commerçants. Alors, même si c'est toujours bien d'affronter l'inconnu, filmer Alma et Mina, cette ville, Bordeaux... cela m'était aussi étranger que d'aller tourner au Pôle Nord. Quand Alice Girard a repris le film pour le produire, je lui en ai parlé, elle l'a compris, j'ai pu aller passer du temps à Bordeaux, travailler avec les femmes des associations, et réfléchir. Emilie Deleuze m'a beaucoup aidée à me recentrer sur la dernière ligne droite du scénario, quand il fallait à la fois entrer dans le concret des contraintes de production et ne pas perdre le gouvernail. Ce qui est fort, de mon point de vue, c'est le paradoxe du projet. Sa possibilité par le romanesque de nous parler de rapports humains, de nous entraîner dans un film dont je ne voulais pas qu'il soit un film de victimes, mais d'héroïnes.

Mina est interprétée par Hafsia Herzi et Alma par Isabelle Huppert. Comment les avez-vous choisies ?

Je connais Isabelle Huppert depuis Saint Cyr (1999). C'est une immense actrice. Son personnage, Alma, est une héroïne pleine de failles et de flottements, et en même temps d'une générosité absolue, courageuse, même si elle est perchée au-dessus du vide de sa vie, enfermée dans sa solitude... Dans la vraie vie Isabelle a cela en elle. J'étais très émue et ravie qu'elle ait envie de s'emparer de ce rôle... Hafsia Herzi, bien sûr, je la connaissais dès La Graine et le Mulet, et par les films suivants, mais c'est avec son premier film en tant que réalisatrice, Tu mérites un amour, que j'ai eu fort envie de lui proposer un rôle. Le contraste entre elles deux me semblait important. Je voulais qu'Hafsia apparaisse comme un contraire d'Isabelle. J'ai demandé à Hafsia d'être plus en chair afin de renforcer l'opposition. Quelques kilos lui ont donné de bonnes joues et quelque chose de sublime dans l'ovale du visage. J'avais un souci avec ses longs cheveux, totalement somptueux, mais infilmables pour moi dans le duo à venir... Après moult essais indescriptibles, nous avons enfin trouvé la coiffure qui la grandissait, le chignon de tresses collées au-dessus de la tête. Il lui ouvrait les yeux, la mettait dans un mélange de conte et de réel actuel. Le film avait trouvé sa princesse. ■

